

## Prédication

« Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur.

L'essentiel est invisible pour les yeux.

-L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir. »

Antoine de Saint-Exupéry, dans cet extrait bien connu de son œuvre « le petit prince », nous livre une leçon de sagesse à la fois poétique et essentielle.

Nos yeux se limitent aux apparences... et celles-ci sont souvent trompeuses.

Notre cœur, lui, permet de saisir la profondeur et l'importance d'une relation ; notre cœur nous ouvre à « ces choses qu'on espère sans les voir » comme le dit l'épître aux Hébreux (11.1)

Marie "voit" sans comprendre.

Elle est encore enfermée dans le tombeau de son chagrin, bloquée dans l'immanence de ce monde. Elle n'est pas la seule !

Deux disciples ont couru jusqu'au tombeau.

L'un, Pierre, comme Marie, a observé scrupuleusement : le suaire, les bandelettes.

Il est resté comme happé par ces éléments matériels.

L'autre, le disciple que Jésus aimait, a vu et a cru.

Une même scène, de mêmes éléments... des effets différents.

Le signe est à reconnaître et à interpréter.

Marie se focalise sur l'absence : où est-il ?

"Là, juste devant toi, mais tu ne le discerneras qu'avec les yeux de la foi, ceux que le cœur a d'abord ouverts ».

Souvent, dans l'évangile de Jean, les méprises révèlent un sens spirituel profond : L'eau qui étanche la soif devient « source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle », la multiplication des pains se poursuit par un discours révélant que Jésus est le pain de vie.

Marie prend Jésus pour un jardinier.

Une méprise intéressante.

Le Christ, « jardinier de nos âmes », c'est une image qu'utilisait déjà Saint-Augustin qui comparait l'Église à un jardin spirituel dont le Christ ressuscité serait le jardinier.

Et il est vrai que la « terre » de Marie-Madeleine sera retournée après cette rencontre qui ensemencera en elle rien de moins que la foi pascale...

Mais peut-être faut-il aller plus loin et penser le Christ non seulement comme jardinier de notre être, mais plus largement comme jardinier du monde. Cette belle image du Christ jardinier n'estelle pas là pour inspirer notre rapport à la terre, notre relation à ce grand jardin naturel qu'est la biosphère ?

Durant son ministère terrestre déjà, nombreuses étaient les paraboles de Jésus, paraboles du Royaume de Dieu, qui reposaient sur des réalités végétales et sur les faits des métiers agricole et horticole : le semeur et l'ivraie, le grain de sénevé et le blé qui pousse tout seul, la vigne, le figuier ou encore le riche paysan.

On a assimilé Jésus lui-même à ce vigneron patient, bienveillant et attentionné qui insiste pour donner une dernière chance à un figuier qui ne donne pas de fruits (Luc 13,6-9).

Et comment ne pas relever l'importance des jardins et de la nature dans la Bible ? Jardin d'Eden, jardin de souffrance à Gethsémané, terre promise où ruisselle le lait et le miel, désert fleuri où les arbres battent des mains et acclament la libération du peuple de Dieu jadis réduit à l'exil de Babylone selon l'image d'Esaië (55,12-13), arbres fruitiers poussant aux bords du fleuve d'eau limpide qui sort du trône de l'Agneau dans la Jérusalem céleste (Apocalypse 22,1-2).

De la Genèse à l'Apocalypse... d'un jardin à l'autre... et nous, les terriens "terreux" (Adam/Adamah) comme le dit la Bible, que faisons-nous de notre jardin ?

Une question d'actualité, non seulement pour notre planète, mais aussi pour notre Église puisque notre Synode du 19 mars dernier était consacré à ce sujet. Un synode préparé par le document du groupe « église dans la société » intitulé à partir de la parole du Deutéronome (30,19) : ***Choisissez la vie, pour votre propre avenir et celui de vos descendants...***

Les rapports du GIEC (le groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat) sont, chaque année, plus alarmants et montrent le lien entre l'exploitation des ressources naturelles et l'injustice sociale.

Le réchauffement climatique implique notamment une montée du niveau de la mer induisant elle-même des inondations de plus en plus fréquentes et une érosion des littoraux... ces phénomènes conduiront à des déplacements de population et donc des risques de conflits violents, une diminution des rendements de l'agriculture, l'extinction de certaines espèces marines et auront donc des conséquences sur le plan de la sécurité alimentaire, de la santé et de la pauvreté. De plus des rivalités risquent de survenir entre les populations ou les états autour des ressources plus rares. En épuisant la nature, nous créons des guerres...

Nous devons aussi constater que notre manière de consommer de l'énergie n'est compatible ni avec l'idée de durabilité, ni avec l'idée d'équité –certains consomment beaucoup trop d'énergies non renouvelables, d'autres y ont très peu accès, ni avec l'idée de paix : le pétrole ou le gaz naturel constituent des facteurs de tensions géopolitiques comme le démontre malheureusement avec beaucoup d'actualité la guerre en Ukraine.

Il nous faut réaliser à quel point le développement durable relève d'une question de justice et travailler à établir un autre type de relation au monde et à ses ressources qui ne doivent plus être considérées comme indéfiniment exploitables ou disponibles.

A nous, qui lisons dans la Bible que notre vocation est de refléter, au sein de la création, le visage aimant de Dieu, de garder, protéger, transmettre et avoir sans cesse le souci du plus faible ; pourrions-nous prétendre au déni face à ces enjeux ? Je ne le crois pas.

A nous surtout qui plaçons notre espérance dans la résurrection, pourrions-nous oser l'immobilisme face à ces enjeux ? Je ne le crois pas.

Car si l'espérance de la résurrection ne transforme pas notre quotidien, si elle ne transperce pas nos désillusions et nos souffrances, alors c'est la mort qui a le dernier mot.

La vie « après » change dès à présent notre vie ici lui conférant une qualité particulière : elle nous relève, elle nous réveille, elle dote nos actions présentes d'une énergie d'amour et de changement et nous donne des forces pour résister à la haine et l'indifférence ; elle nous garde dans

l'espérance d'un amour qui ne nous abandonnera pas même si nous n'en percevons pas encore complètement l'immensité.

L'attente de la vie future nous fait prendre conscience de la dignité du vivant dans toute sa diversité et nous encourage à poser dès maintenant des signes de renouveau.

« L'espérance chrétienne n'est pas un optimisme aveugle. Il s'agit d'une espérance visionnaire qui voit la souffrance sans pour autant perdre sa foi en la liberté... l'art de l'espérance c'est l'obstination » disait Jürgen Moltmann.

Espérer en restant ouvert et sensible à la détresse et à l'injustice, mais sans jamais s'y résigner. Espérer la vie future et respecter la vie présente dans la communion avec les créatures terrestres sont les deux faces d'une même espérance chrétienne.

Espérer non pas à cause d'un optimisme aveugle mais parce que nous nous savons accompagnés d'un Amour qui ne faiblit pas.

Si nous voulons poser des signes de renouveau et témoigner de notre espérance, il nous faut éviter de rester bloqués dans un passé certes récent, mais déjà dépassé.

Marie, dans un premier temps, ne peut dépasser son chagrin et ses préoccupations.

Où l'a-t-on mis ce corps, symbole de cette personne à laquelle elle était si attachée ? L'a-t-on volé, profané, déplacé ? Marie est tellement enfermée dans sa douleur -et on peut aisément la comprendre- qu'elle ne parvient pas à fixer son attention sur autre chose que sur les aspects matériels, les explications rationnelles.

Dans la parole qui lui est adressée par deux fois « pourquoi pleures-tu ? », elle ne saisit pas encore qu'elle est accompagnée dans sa douleur, qu'elle pourra la traverser.

Dans le vide du tombeau, elle ne voit qu'une absence.

Mais sa question ne manque pas de pertinence pour nous aujourd'hui si nous prenons la peine de la retourner : « où Jésus n'est-il pas ? ».

Il n'est pas enfermé dans nos tombeaux, ceux qu'il nous arrive de creuser par haine, par indifférence.

Jésus n'est pas là chaque fois que nous choisissons ce qui tue : la parole qui méprise, le geste violent, celui qui endommage symboliquement ou réellement l'autre ou la création.

Jésus n'est pas là quand nous refusons obstinément le pardon, quand nous nous réjouissons de la chute ou de la souffrance d'autrui. « Il n'est pas là ».

Martin Luther, interprétant ce passage, remarque que le Christ n'est pas là où beaucoup croient pouvoir l'enfermer : dans la piété des rites et des cérémonies. Automatisation et capture du sacré...

Dieu pourtant, toujours nous échappe, nous le savons bien.

Ici, comme dans d'autres domaines, la vocation chrétienne s'exprime dans un ministère de vigilance. Veiller « à » ne pas s'encombrer de certitudes anciennes ou de peurs, veiller « sur », une création confiée à nos bons soins, donnée par pure grâce.

Otto Schäfer, éthicien et spécialiste des questions environnementales, souligne que nous sommes actuellement dans une période de transition du point de vue de l'énergie. Il nous faut penser au-delà des énergies fossile et nucléaire.

Ce changement est difficile et s'apparente à un travail de deuil. La première phase est celle du déni : « non, il n'y a pas d'épuisement de ressources et non il n'y a pas de changement climatique, tout va bien. »

Puis vient la révolte : on s'accroche aux habitudes et aux modes de vie actuelles et on compte sur notre ingéniosité pour faire face.

Ensuite, on essaie de marchander pour gagner du temps : « certes les changements climatiques sont là, les ressources s'épuisent mais faisons les choses très progressivement ».

Nous serons prêts d'ici une petite centaine d'années !

La 4ème phase est celle de la dépression : on perd espoir. La situation est tellement catastrophique que mes petits gestes ne servent à rien et les gouvernements n'ont pas le courage de prendre des mesures globales. Alors, à quoi bon ?

Mais c'est alors que se dessine le deuil libérateur : là où nous laissons derrière nous le refus de voir les choses en face, l'entêtement, le marchandage et la dépression.

Nous pouvons alors nous mettre en route vers un avenir ouvert, « délesté » de ce qui nous retenait en arrière, prêt à voir les choses autrement et vivre des relations transformées. Ce deuil, Marie devra, peu à peu, le faire.

Schäfer parle d'une « spiritualité du délestage » : « c'est seulement en nous séparant des poids que nous traînons avec nous que nous pouvons monter et atteindre des courants qui nous porteront et nous emmèneront plus loin. »

Sans doute connaissez-vous le nom de Bertrand Picard, psychiatre, explorateur et environnementaliste suisse qui a conçu avec son épouse Michelle le projet Solar Impulse dont le but était de faire voler de nuit comme de jour, sans carburant ni émission polluante, un avion monoplace à moteurs électriques alimentés uniquement par l'énergie solaire.

Bertrand Picard a réussi son tour du monde avec cet avion entre mars 2015 et juillet 2016. Otto Schäfer considère que cet accomplissement est un exemple de cette « spiritualité du délestage » appliquée au domaine de l'énergie.

Cette spiritualité libératrice vient de Pâques. Elle s'enracine au cœur de la Croix et de la Résurrection. Et le « noli me tangere » « ne me touche pas » adressé par Jésus à Marie-Madeleine, « ne t'accroche pas à moi » en est une illustration.

Car Marie-Madeleine n'a pas encore fait le deuil de sa relation avec le Jésus terrestre, elle s'accroche à celui qu'elle a aimé et qu'elle veut retrouver tel qu'il était avant.

Or cela n'est pas possible et c'est ce que le ressuscité essaie de lui faire comprendre : désormais lui doit monter vers le Père et elle doit informer les disciples.

Mais pour cela il faut qu'elle se déleste de son obsession du vol du corps d'abord, puis de sa volonté de le retenir, de figer la relation dans ce qu'elle connaît et lui est confortable mais est déjà dépassé. Pas de marchandage possible : le Jésus terrestre a disparu et le fait qu'elle ne le reconnaisse pas nous le fait bien comprendre.

Déjà Dieu fait du neuf et renouvelle les relations : Marie, à la faveur de la parole de Jésus qui prononce son nom, naît à la foi et reçoit la mission de répandre le message pascal.

En ce matin de Pâques, nous sommes invités, comme Marie, à nous engager avec passion dans le travail à la fois stimulant et riche en défis de devenir « passeur de vie ».

Devenir passeur de vie, c'est transformer, avec l'aide de son Esprit, les paroles que le Christ nous a laissées en des actes qui empêchent quotidiennement les murs de la mort de se refermer.

C'est veiller, au plus profond de la nuit, d'une souffrance à ce qu'une brèche permette à la lumière, doucement, de s'infiltrer.

C'est accompagner une solitude pour l'ouvrir à l'amitié.

C'est lézarder les murs de l'indifférence et de l'égoïsme en inventant des gestes qui disent la convivialité et la générosité.

Vivre Pâques, c'est mettre nos pas dans ceux du ressuscité pour contribuer à rendre justice au jardin et à toutes ses créatures.

Amen.